

Québec français



État d'âme hivernal

Jean-François Mostert

Numéro 84, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mostert, J.-F. (1992). État d'âme hivernal. *Québec français*, (84), 91-91.

HUMEURS

ÉTAT D'ÂME HIVERNAL

Quand le Ministre d'alors annonça qu'il avait commandé, dans le cadre de son plan d'action, une révision du programme de français, je me suis d'abord inquiété. Je ne sentais nullement le besoin de revoir ce programme puisque je commençais enfin à m'y sentir à l'aise.

Grâce aux sessions de perfectionnement que j'avais pu suivre, aux ateliers de mise à jour qu'on m'avait proposés, notamment lors des congrès de l'AQPF, et aussi grâce à mes lectures « sérieuses », j'avais, depuis longtemps, rangé « mon » programme dans la boîte aux archives. Le manuel de base était devenu mon programme et je m'en portais fort bien. Cela a duré quelques années, le temps de le connaître par coeur puis de me rendre compte que ce n'était pas toujours le meilleur moyen d'atteindre les objectifs du programme. Je me suis donc libéré progressivement de « mon » manuel pour en revenir à mon intuition et proposer à mes élèves une version « revue et améliorée » du programme. Même si cela voulait dire « produire du matériel-maison ». Heureusement je n'étais pas seul, je pouvais compter sur des collègues qui avaient fait la même démarche.

Oui à la révision

Mais, à force d'entendre les commentaires de nombreux enseignants, les plaintes de plusieurs parents et les remarques de certains collègues, j'en vins, moi aussi, à la conclusion que ce serait sans doute une bonne chose de réviser « le programme ». Cela permettrait de préciser davantage certains objectifs, de clarifier certains termes issus d'un jargon trop spécialisé, d'alléger le contenu à certains degrés, et même de rendre les démarches proposées plus « directives ». Bref, je voulais bien qu'on me présente une sorte de bilan. Au bout de quinze ans, quelqu'un, quelque part, devait pouvoir me dire ce qui donnait des résultats et ce qui ne

méritait pas qu'on y attache grande importance.

Une autre raison me fit même souhaiter qu'une telle révision ait lieu. Depuis quelques années, je me devais de constater, en écoutant les commentaires de certains vendeurs de matériel didactique, que le succès remporté par les cahiers d'exercices — les bons et les moins bons — avait redonné confiance à des directeurs et à des parents et bonne conscience à des enseignants. Comme d'autres, ils avaient remis leur programme et abandonné le manuel pour s'en remettre de plus en plus... à ces cahiers dits d'exercices. Malgré les titres prometteurs qu'on découvrait en lisant les tables de matières, ces cahiers respectaient bien peu l'esprit du programme. On visait davantage l'acquisition de connaissances, surtout orthographiques, que le développement d'habiletés.

Malheureusement, on sait ce qu'il est advenu des belles intentions du Ministre. Au lieu de proposer quelques retouches au programme et surtout des moyens d'en faire une application efficace, on nous a proposé un tout nouveau programme. Nous ne pouvions l'accepter. Nous étions prêts à changer l'eau du bain, nous ne pouvions accepter de jeter l'eau... et le bébé.

Souhaits

Et pourtant! Il ne fallait pas grand-chose pour répondre aux besoins les plus souvent exprimés, tantôt par les enseignants, tantôt par les parents. On aurait même pu espérer une réponse aux demandes du public que des journalistes en mal de copie se donnaient la peine de mettre en exergue.

Tout d'abord un document simple, lisible par tous, à l'intention des parents comme des enseignants, qui aurait permis aux uns de savoir ce que l'école proposait, aux autres de savoir comment

on pouvait s'y prendre pour réaliser un tel programme. Ce document aurait pu être repris par des journalistes qui l'auraient rendu encore plus accessible. On y aurait, par exemple, retrouvé une explication simple de la théorie de la communication qui aurait permis à plus d'un de s'y retrouver en consultant le manuel de son enfant.

Ensuite, on aurait proposé aux enseignants un nouveau guide pédagogique, clair et attrayant, qui les aurait amenés à relire le programme avec des yeux neufs. On en aurait profité pour mieux indiquer quand on devait aborder les acquisitions de connaissance (la grammaire). On avait dit et répété qu'on faisait de la grammaire « à l'occasion ». Ça aurait été le moment de le dire. Même au prix de quelques erreurs ou de quelques approximations que les universitaires auraient fini par admettre.

Enfin, on aurait pu rappeler à tous les enseignants qu'ils étaient, eux aussi, des « profs » de français en leur fournissant, dans chaque discipline, un guide « pratico-pratique » pour les aider à nous aider, nous les « vrais » profs de français. Par exemple, comment distinguer, en histoire, un texte informatif d'un texte expressif; ou, en géographie, comment lire un tableau de données et en faire un court texte informatif; ou encore, en morale, comment prendre des notes pour présenter un exposé oral. Etc. (Et tout ça, comme disait un de mes élèves).

Printemps 1992

Dans les faits, rien ne s'est passé, rien ne se passe. Monsieur Ryan a laissé courir les rumeurs qui disaient le rapport « tabletté ». Monsieur Pagé repart à zéro en annonçant qu'il faut « préciser les objectifs et les contenus notionnels [...] au printemps 1992 ». Les enseignants, quant à eux, attendent en lisant... *Québec français*.